

Comment distinguer les univers?

Élisabeth Vonarburg, *La maison au bord de la mer*, Québec, Alire, 2000, 278 p., 13,95 \$.

Esther Rochon, *Sorbier (Les chroniques infernales VI)*, Québec, Alire, 2000, 426 p., 15,95

Yves Meynard, *Le livre des chevaliers*, Québec, Alire, 1999, 310 p., 13,95 \$.

Sylvie Bérard

Numéro 102, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérard, S. (2001). Compte rendu de [Comment distinguer les univers? / Élisabeth Vonarburg, *La maison au bord de la mer*, Québec, Alire, 2000, 278 p., 13,95 \$. / Esther Rochon, *Sorbier (Les chroniques infernales VI)*, Québec, Alire, 2000, 426 p., 15,95 / Yves Meynard, *Le livre des chevaliers*, Québec, Alire, 1999, 310 p., 13,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 34–35.

Comment distinguer les univers ?

Comment distinguer les univers ? Une loi semble régir leur efflorescence : les nœuds de la causalité se situent toujours au niveau macromoléculaire.

Parfois, la différence est évidente [...]. Parfois c'est impossible à dire : c'est la place d'un rocher, la vie ou la mort d'un papillon...

(Élisabeth Vonarburg, « Le nœud »)

S-F & F
Sylvie Bérard

LES UNIVERS PARALLÈLES CONSTITUENT UN THÈME récurrent en science-fiction. Ils servent parfois de caution à cette pratique toute science-fictionnelle consistant à jeter des ponts entre des fictions en apparence disjointes. En supposant une imperceptible translation d'un univers à l'autre, les univers parallèles peuvent aussi tenir lieu de métaphore pour rendre compte du continuum des genres, de la logique scientifique de la science-fiction à la magie de la *fantasy* en passant par toutes les variations intermédiaires. Élisabeth Vonarburg, dans son recueil *La maison au bord de la mer*, et Esther Rochon, dans son roman *Sorbier*, choisissent de brouiller les distinctions entre la partie et le tout, entre l'œuvre et le contexte et aussi, chacune à sa façon, entre le texte et le genre. En revanche, dans *Le livre des chevaliers*, Yves Meynard mise sur l'élaboration d'un monde en vase clos au sein d'un récit qui respecte toutes les règles d'un genre hypercodé, la *fantasy*.

Une porte ouverte sur un monde

La maison au bord de la mer réunit des nouvelles qui évoquent tout un monde ; il s'agit d'un recueil organique qui, dans son ensemble, équivaut à un peu plus que la somme des nouvelles qui le composent. Chaque nouvelle donne accès à une portion de l'univers global ; les cadres fictifs s'y additionnent, s'y chevauchent et s'y enrichissent les uns les autres. De plus, le recueil apparaît comme une frontière artificielle, éditoriale et non auctoriale, puisque deux autres recueils sont prévus qui viendront nourrir la constitution de ce vaste univers science-fictionnel. Si l'on ajoute que, à terme, ces trois recueils risquent d'établir une connivence avec les autres œuvres de l'auteure par la présence de motifs récurrents et de références communes, on commence à comprendre toute la complexité de l'univers auquel donne accès chacune des sept nouvelles de *La maison au bord de*

la mer. Dans un court paragraphe d'introduction, ce système est présenté comme un « arbre-à-univers ».

L'élément central du recueil est l'envahissement et le rétrécissement de l'espace terrestre habitable par les radiations et les Grandes Marées. De « Oneiros » à « ... Suspend ton vol », chaque texte explore un aspect de ce monde crépusculaire, marqué par la multiplication des « artefacts » (sculptures vivantes) et par une mutation qui rend certaines personnes capables de se métamorphoser à volonté.

Et je l'ai vue changer. Je l'ai sentie changer, aussi, cette impression de quelque chose qui échappe, qui se déplace et se recompose en glissant... Je la tenais encore pourtant, et la texture de sa peau, de ses muscles, la forme de ses hanches, tout a changé, et c'était un homme à califourchon sur moi, plus fort que moi, qui me tenait cloué par terre et qui continuait à bouger lentement, à me caresser, et je venais, malgré moi, je venais : contre mon ventre, chaud, dur, son sexe. (p. 134)

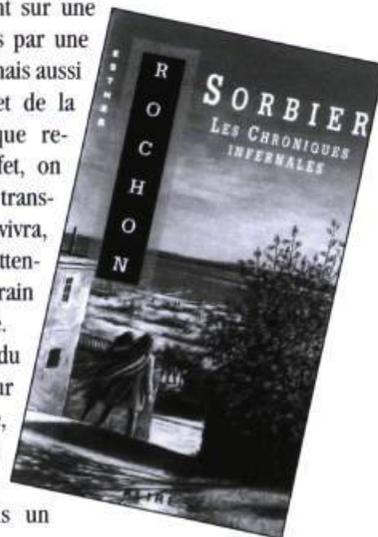
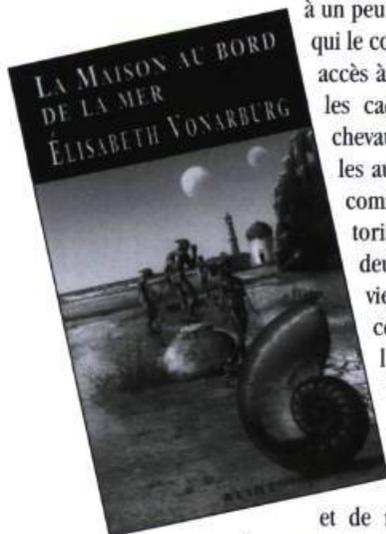


Élisabeth Vonarburg

Divisions et dédoublements

Ces nouvelles, qui se déroulent sur une planète en déclin, sont marquées par une certaine pulsion de mort, certes, mais aussi par une célébration de la vie et de la renaissance, la création artistique rejoignant ici la biogenèse. En effet, on comprend que la civilisation sera transfigurée, certes, mais qu'elle survivra, relayée de la manière la plus inattendue par les artefacts qui sont en train d'acquiescer une conscience propre.

De même que chaque texte du recueil trouve son identité au cœur d'un ensemble qui le transcende, de même chaque personnage de ces nouvelles s'évertue à préserver son centre identitaire dans un



contexte où tout contribue à le dissoudre. Ce n'est pas le monde qui occupe l'avant-plan dans ces récits mais le personnage, cinq des nouvelles étant relatées au *je* alors que les deux autres, même s'ils sont narrés à la troisième personne, reposent sur le point de vue d'un seul personnage. Artéfact considérant le monde, perché sur le socle qui le retient prisonnier, ou « métame » en cavale qui se demande s'il/elle n'est pas en train de sombrer dans la folie dite « amok » qui est réputée tuer ses semblables, chaque personnage livre son point de vue sur le contexte dans lequel il évolue et qui est commun aux sept nouvelles.



Esther Rochon

Le résultat est fascinant, à la fois parce qu'on voit ainsi se développer tout un univers fictif, et parce que celui-ci est condamné à demeurer irrémédiablement parcellaire.

Un pont jeté entre les Terres

Dans son roman *Sorbier*, Esther Rochon suppose de manière plus explicite l'existence de portes entre les mondes ; elle se situe, quant à elle, sur la corde raide entre la science-fiction et la *fantasy*. Mais il s'agit d'un monde merveilleux tout à fait original, qui dédaigne le cadre médiéval souvent exploité par le genre pour s'inscrire dans la catégorie peu visitée qui trouve son origine dans *L'enfer* de Dante.

Il y avait longtemps que je ne m'étais pas frottée aux *Chroniques infernales* : le premier livre, *Lame* (1995), m'avait laissée pantelante et le deuxième, *Aboli* (1996), m'avait captivée presque jusqu'à la fin, mais mon plaisir de lecture s'était émoussé au troisième roman, *Ouverture* (1997). Au fil des volumes, on en venait à croire que la série se poursuivrait indéfiniment, au gré des inspirations spontanées de son auteure, l'appellation « chroniques » prenant ainsi tout son sens.

C'est un peu l'impression qu'on risque d'avoir au début de ce sixième roman. La structure apparaît d'abord aléatoire. C'est ainsi qu'on continue de suivre les deux personnages principaux des *Chroniques*, Lame et Rel, la première sauvant des âmes de la damnation, en ne cessant de songer au second, son époux, occupé à gérer « la fin du monde » en compagnie de son amant Sutherland (issu du cycle de *Vrénalik*). On n'est pas trop désorienté si l'on a manqué les épisodes précédents, car un long résumé vient nous sortir de l'ignorance en début de volume. Toutefois on ne sent la direction du récit que dans la seconde moitié qui nous conduit vers la conclusion du cycle. Lorsque les deux héros seront enfin réunis, en compagnie d'autres personnages qu'ils auront croisés au cours de leurs aventures, ce sera dans un paradis, un lieu jusqu'ici inédit dans le cycle.

Dans *Sorbier*, on assiste à une tentative de raccorder deux des séries les plus importantes de l'auteure : ses histoires qui se situent en enfer et celles qui se passent à Vrénalik. Le lien n'est pas aussi forcé qu'il y paraît : d'après l'organisation de l'univers telle qu'elle est exposée dans les *Chroniques infernales*, les mondes communiquent entre eux dans une hiérarchie qui n'exclut pas les chutes et les régressions.

Comme souvent chez Rochon, on a ici une cohabitation du profane et du sacré, du grandiose et du trivial, et un joyeux mélange des références culturelles. Les pages portant sur l'interprétation de la vie de Sutherland par ceux qui sont venus après lui constituent une réflexion particulièrement intéressante sur la constitution des mythes et le traitement réservé aux textes fondateurs. Un des éléments centraux est la philosophie dite de « vrouig et tranag », dont on ne saisit véritablement la portée qu'à la fin du roman, dans un paragraphe qui évoque le principe fondateur du cycle :

Rien n'avait été perdu ou brisé. Le passé le plus précieux n'était pas anéanti. Il se révélait au grand jour, avant de replonger vers ses splendeurs nocturnes. Les trajectoires se défaisaient en textures, qui se reformaient de plus belle en trajectoires. Le point de vue oscillait entre vrouig et tranag, entre le détail et son contexte. La fin du monde n'était qu'un élément chatoyant, disponible depuis toujours dans cet ensemble où la vie et la mort s'entrecroisent et se renouvellent. (p. 413)

Aperçu d'un genre

Si le roman d'Esther Rochon mise sur l'utilisation de la magie dans un contexte rationnel, *Le livre des chevaliers* d'Yves Meynard joue à fond la carte du merveilleux. Ce roman, paru à l'origine aux États-Unis (*The Book of Knights*, Tor, 1998) et dont l'auteur signe lui-même la traduction, s'inscrit dans la catégorie de la *fantasy*.

Tout concourt à faire du récit un véritable conte de fées pour adultes. Il s'agit d'un récit d'apprentissage, qui nous montre l'évolution d'un héros pré-nommé Adelrune. Garçon malheureux élevé par des parents adoptifs sans amour qui l'ont recueilli par devoir, gamin docile qui a pris l'habitude de s'évader en pensée dans un roman de chevalerie qu'il lit à la dérobée, Adelrune décide un jour que la réalité rejoindra la fiction et s'enfuit afin d'aller demander au maître Riander de faire de lui un chevalier. Après toute une série de péripéties où il grandira en force et en sagesse, il sera ramené dans son village natal où il percera le mystère de sa naissance et bouclera la boucle de son destin.

— *Je ne touche jamais mot de l'épreuve finale avant que l'heure en soit venue. L'élève ne doit pas savoir qu'elle approche. Quant à ce en quoi elle consiste, cela dépend de l'aspirant. Sois certain qu'elle portera sur les vertus essentielles que je t'ai inculquées. Tu dois quitter cette maison et voyager pendant sept jours et sept nuits, dans la direction de ton choix. À la tombée du septième jour, tu atteindras le lieu de ton épreuve. Là, fais ce que tu croiras être ton devoir, puis reviens. Je t'attendrai.*

— *Mais si je ne revenais pas ?*

— *Tu reviendras. Quoi qu'il advienne, on ne peut jamais que revenir.* (p. 81)

Ce roman de *fantasy*, l'un des rares du genre au Québec en littérature pour adultes, est bien ficelé ; tous les éléments qui y sont semés finissent par être récupérés avant ou au moment de l'aboutissement de la quête du personnage. Yves Meynard ne renouvelle pas le genre, mais il ne l'appauvrit pas non plus. Il fait même un effort pour s'extirper de certains poncifs et de certains clichés, en luttant notamment contre le sexisme qui gère le roman de chevalerie. Plusieurs des femmes que croise Adelrune sont des personnages forts, qu'il s'agisse des tueuses d'hommes de la « Vlae Dhras » ou de Sawyd, commandante d'un bateau. En fait, l'auteur s'emploie à construire un monde fantasque dont toutes les sociétés n'obéissent pas aux mêmes lois, allant de la plus sexiste à la plus égalitaire, de la plus ordonnée à la plus débridée, de la plus férue de magie à la plus rationnelle, ce qui enrichit d'autant le roman.

